

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 19

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

J'ai été tenté de m'arranger avec un capitaine ; mais ma taille est petite et je suis timide à l'excès. D'ailleurs, j'aime ma liberté. Je suis cependant menacé de la perdre. Tâche de me mettre en grâce auprès de ma mère. Elle chérit l'argent ; mais elle est assez pieuse, et elle a un prêtre de Saint-Sulpice qui la dirige. Qu'il lui parle du ciel et de l'autre vie, peut-être la ramènera-t-il à des sentiments plus humains. Elle n'est pas curieuse de faire un capucin dans sa famille. Elle n'a qu'à s'imaginer qu'elle m'a avancé mille écus sur l'héritage qui me reviendra quand elle quittera la terre. Il sera facile de la déterminer, car elle a de la vanité, et elle est capable de se laisser prendre par la patience et les caresses. Si elle résiste, je m'enterre définitivement. Je ne me fais plus raser ; et n'ayant pas de gîte ni d'espèces, je me prépare d'avance la face pâle d'un pénitent. Au reste, le métier que je vais embrasser est assez avantageux dans la vie présente et la vie future. Un père quêteur de la rue Saint-Jaques m'a assuré qu'il n'y a jamais eu de capucins dans l'enfer.

L'empereur et l'impératrice d'Autriche viennent de célébrer leurs noces d'argent, et l'impératrice Elisabeth est encore fort belle. Ce mariage royal fut un mariage d'amour. On raconte que la demande fut faite d'une façon très inattendue et très chevaleresque. Le jeune empereur avait rencontré aux eaux de Carlsbad ses trois belles cousines de Bavière : la princesse de Tour et Taxis, la princesse Elisabeth et la princesse Marie-Sophie. Il avait dansé avec toutes les trois, — moins peut-être avec la plus jolie, — la princesse Elisabeth, dont les cheveux bruns si magnifiques, pouvaient faire alternativement un triple diadème ou un manteau de roi.

En revenant d'une promenade à cheval avec son cousin François-Joseph, la jeune fille vit sur une table un grand album. C'étaient des vues d'Autriche, du Tyrol, de Hongrie. L'empereur les lui montra. Oh ! les beaux pays ! les beaux pays ! répétait-elle dans son admiration. Alors, à demi-voix :

— Voulez-vous qu'ils soient à vous ? voulez-vous y régner ?

Et comme rougissante, tremblante, bouleversée, la princesse ne répondait pas, l'empereur lui offrit une fleur d'edelweiss. Elle la prit. Ils étaient fiancés.

En souvenir de ce premier présent, la famille impériale va donner à l'impératrice Elisabeth un diadème d'edelweiss en diamants.

Cette fleur, emblème de l'amour pur, qui, dans la superstition du Tyrol, porte bonheur, ressemble à une petite marguerite à longs pétales espacés. Elle est revêtue d'un duvet soyeux comme si elle avait été taillée dans du velours blanc. C'est la fleur frioleuse des montagnes.

Guéliârè et lo màidzo.

La fenna à Dzaquîè Guéliârè étâi tant malâda que l'avâi faillu allâ queri lo màidzo, qu'arrevâ ein cariole avoué on cocher.

Cé Dzaquîè Guéliârè étâi on coo que n'amâvè pas pâyi clliâo à quoui dévessâi ; assebin l'avâi adé lè z'hussîè et lè protîureu à sè trossés et nion n'amâvè avâi à féré avoué li. Enfin quiet ! c'étâi on bracaillon.

— Mè volliâi-vo pâyi, se lâi fe lo màidzo, que sè démaufiâvè ?

L'autro soo dou dzaunets dâo gardaroba, lè montrè âo màidzo et lâi dit : Vouaiquie dou louis d'oo ; ora soigni bin cllia pourra fenna, et se vo la tiâdè âo se vo la garidè, lè louis sont por vo. Vouaiquie voutro cocher que sarâ témoein.

L'est bon. Lo màidzo vouâitè la malâda et ve dè suite que le ne sè garetra pas. Baillâ cauquîès remido, revegne onco on part dè iadzo et à la fin la pourra fenna verâ lè ge. Guéliârè, quand fe vévo, n'avâi pas mé idée dè pâyi què dè sè niyi et quand lo màidzo lâi recliâmâ oquiè, Guéliârè lâi fâ :

— Mâ vo dâivo rein.

— Coumeint ! onco que vo m'âi promet dou louis po soigni voutra fenna et que y'é on témoein.

— Adon, non de non, vo lâi tiâie ?

— Oh po cein na ! mâ l'irè tant mau que...

— Eh bin l'âi vo gariâ ?

— Hêlâ na ! l'étâi traô tâ po la sauvâ.

— Eh bin pisque vo ne lâi ni tiâie, ni gariâ, allâ vo promenâ, vo dâivo rein, et se voutron cocher n'est pas 'na canaille, derâ to coumeint mè.

C'était un jour de revue. Le commandant d'arrondissement, qui était doué de plus d'embonpoint que d'esprit, fit appeler devant lui le chef de la musique militaire : Je suis assez content de votre musique, lui dit-il d'un ton bref, vos hommes sont propres, les instruments bien astiqués... Si je ne me trompe, ce sont les trombones qui sont au 1^{er} rang ?...

— Oui, mon commandant : Ils occupent le premier rang parce qu'en allongeant la coulisse, ils enfonceraient nécessairement les côtes de ceux qui seraient placés devant eux.

— Parfaitement. Néanmoins j'ai une observation très importante à vous faire. J'ai remarqué à plusieurs reprises qu'en jouant, les uns allongent la coulisse tandis que d'autres la retirent, ce qui fait une impression fort désagréable à l'œil. Veuillez veiller à ce que le fait ne se répète pas à l'avenir, car je veux de l'ensemble et de la symétrie dans la troupe.

Quelques personnes s'entretenaient l'autre jour d'un cas de longévité assez rare. Il s'agissait d'un paysan du canton de Fribourg, décédé dernièrement à l'âge de 100 ans.

— Eh ! voilà bien une affaire, s'écrie ingénument l'une d'entre elles, si mon grand-père n'était pas mort il y a quelques années, il en aurait aujourd'hui 102.

« Il faut endurcir les enfants contre le froid et les habituer à supporter les changements brusques de température. » Voilà ce qu'on entend souvent répéter à des parents bien intentionnés. Et ceux-ci affectionnant les modes écossaises croient faire merveille en habillant leurs enfants d'un costume fort gracieux, il est vrai, mais qui leur laisse jambes et bras nus, exposés aux intempéries. Les plus robustes supportent ce régime, mais les faibles, ceux qu'une couche de graisse sous-cutanée ne protège pas contre le froid, sont atteints de catharre des bronches, qui les prédispose à la phthisie. Dans notre climat, il faut des vêtements chauds, surtout au printemps et en automne; une chaussure solide, des pantalons descendant jusque sur les pieds et des manches pour protéger les bras.

Un monsieur, en visite chez une dame de Lausanne, s'approchait de celle-ci pendant qu'elle faisait sa correspondance, pour lire par dessus son épaule. Madame C... s'en aperçut et continua sa lettre en ajoutant : « Je vous en dirais bien davantage si M. D... n'était pas derrière moi lisant ce que je vous écris. »

— Ah ! Madame ! s'écria D..., rien n'est plus injuste ! Je vous assure que je ne lis pas.

La réclame a quelquefois des ressources inouïes. Le patron d'une brasserie eut un jour l'ingénieuse idée de suspendre à l'entrée de son établissement une affiche portant en gros caractères : *Défense d'embrasser les sommelières dans l'escalier, vu la casse que cela occasionne chaque jour.* Une heure après, on faisait queue à la porte de la brasserie, tant le fruit défendu a d'attraits.

Charmante naïveté : Une femme dont le mari était à l'extrémité paraissant inconsolable, ses amis voulurent la faire passer dans une autre chambre. Laissez-moi ici, leur dit-elle, on est bien aise de voir mourir son pauvre mari.

Casino-théâtre. — Il est fort ennuyeux pour un chroniqueur de dire dans chaque compte-rendu : La soirée d'hier a eu un succès mérité. Ou bien : La troupe de M. Gaillard s'est surpassée. Ou bien : La représentation laissera une excellente impression. Ou bien encore : Des applaudissements répétés ont prouvé à nos artistes qu'ils ont acquis les sympathies du public, etc., etc. Cela devient vraiment fastidieux. Ne serait-il pas beaucoup plus agréable d'avoir à critiquer quelquefois, comme variété du genre ? Cela donnerait au moins quelque vie à la chronique. Les artistes feraient de temps en temps la moue ; puis, au premier éloge, feraient la paix : ce serait charmant. Mais non, M. Gaillard n'a aucun égard pour les journalistes, il conduit sa barque de telle façon qu'il n'y a pas moyen de dire autre chose

que : « C'est vraiment fort bien ! la troupe est très bien composée ! la direction ne laisse rien à désirer !... »

Et à peine a-t-il terminé ses représentations dramatiques, félicité de tous, qu'il recommence la campagne avec une troupe d'opéra qui enlève tous les suffrages. Nous ne savons décidément plus que dire.... Après tout, nous préférons cela ; puisse la victoire être toujours de son côté.

Demain, dimanche, *La Fille du Régiment* ; mardi 13 courant, *Fradiavolo*, deux charmants opéras comiques.

Les réponses à notre dernière charade ont été beaucoup moins nombreuses que pour les précédentes, la question posée était, il est vrai, assez difficile à résoudre. La prime est échue à la famille Delesert, à Lausanne.

Un joli porte-mine est offert en prime pour la charade suivante :

Mêlant sa voix divine aux sons de sa guitare,
Le prophète David a chanté mon dernier ;
En faisant mon premier, quelquefois on s'égare ;
On s'égare toujours en faisant mon entier.

Deux cuisinières genevoises font leur marché.

— Dis donc, Julie, qu'est-ce que tu donnes à ton pioupiou quand il vient te voir ?

— Je lui donne la soupe qui reste du dîner avec un verre de vin, et les dimanches de la saucisse ou du café.

— Mon Dieu ! es-tu bête ! Avec ça tu pourrais avoir un caporal !

Au restaurant.

Un jeune homme en est au café, allume un cigare et envoie des nuages de fumée au nez d'un vieux monsieur, qui dîne encore.

Le vieux monsieur (avec humilité) :

— Cela ne vous dérange pas, monsieur, que je continue de dîner ?

Un de nos abonnés demandant l'autre jour à son facteur s'il avait quelque chose pour lui, le facteur répondit naïvement : « Oui, j'ai une carte correspondance, mais je ne sais pas seulement ce que c'est, je n'ai pas eu le temps de la lire. »

L. MONNET.

La livraison de mai de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants : L'Italie et sa situation actuelle, par M. Honoré Merau. — Le Tombeau de la Chrétienne. Conte kabyle, par M. Joseph Noël. — Jean Huss et les Hussites, d'après les nouveaux documents, par M. L^s Leger. (Troisième et dernière partie). — Une improvisatrice italienne, par M. Ch. Arduini. — La lutte entre la liberté et la protection, par M. Ed. Tallichet. — Fleur de Lys, nouvelle, par M. E.-C. Grenville-Murray. (Deuxième et dernière partie). — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.